

2 fr. 25 ; le contremaitre qui les commande touche 6 fr. 35 ; la contremaitresse, 3 fr. 75.

En Seine-et-Oise, une filature de coton paie à ses ouvriers une moyenne de 3 fr. 75 et à ses ouvrières une moyenne de 1 fr. 75.

Dans les fabriques de pâtes alimentaires et de conserves, on l'emploie plus de femmes que d'hommes : le salaire moyen des ouvrières ne dépasse jamais 2 fr. 70 ; celui des ouvriers est de 5 fr. 50. Dans les industries dont les ateliers réunissent des ouvriers des deux sexes en nombre à peu près égal, comme la ganterie, la papeterie, les tissages, les filatures, les peignages, les fabriques de drap, le salaire de la femme, est en moyenne de 2 francs, tandis que celui de l'homme s'élève de 3 à 5 francs.

Dans les filatures de soie, ce sont les femmes qui composent la grande majorité des travailleurs. Là encore leur salaire se chiffre entre 1 fr. 00 et 3 fr., alors que celui des ouvriers atteint souvent à 4 fr. Dans les bonneteries, les fabriques de passementeries, de dentelles, de tulles, dans la préparation de divers textiles, dans la confection des vêtements, partout se révèle à la même infériorité du salaire de la femme. On ne trouve que des ouvrières dans la lingerie et la chemiserie ; c'est là peut-être que la femme est le plus médiocrement rétribuée.

Mais ça n'est pas tout, les autres emplois occupés par la femme, la typographie notamment et les grands magasins et l'administration : sociétés de crédit et financières, postes, télégraphes, téléphones, etc., partout enfin où la femme prend la place de l'homme, on lui fait payer cher son acaparement. C'est en Allemagne où le travail de la femme est le mieux rétribué ; en voici un aperçu que nous recueillons dans une brochure que vient de publier un économiste de ce pays.

Les télégraphistes ont des appointements annuels de 1,400 à 1,900 fr., les téléphonistes ne dépassent guère 1,000 fr. La tenue des livres rapporte en moyenne de 75 à 150 fr. par mois. Les gardes malades sont payées en général à raison de 4 fr. par jour. Une bonne cuisinière, un bon cordon bleu, gagne environ 8 fr. Les femmes typographes n'arrivent guère à se faire plus de 30 ou 40 fr. par semaine, celles qui travaillent chez des photographes à manipuler des clichés et des épreuves, gagnent de 70 à 200 fr. par mois, celles qui servent de "mannequins" chez les couturières, environ 120 fr. par mois. Les institutrices dans les écoles publiques reçoivent des émoluments de 2,500 à 3,000 francs par an.

#### MODES D'ÉTÉ

On porte et l'on va porter encore du avantage, des costumes blancs, de toute nature. Les collets en dentelle blanche, guipure point de Venise et grosses broderies incrustées sur soie blanche, tiendront une place à part et privilégiée parmi les jolis colifichets que nos élégantes voyageuses emportent, nous les reverrons un peu partout, dans tous les coins select ou l'on villégiature, car au bout de toutes les routes se retrouve la vie mondaine pour ses initiés. Les autres collets, toujours courts et évasés, sont très variés, garnis de nœuds, de ruches et d'applications.

Malgré le goût très marqué pour les

étoffes légères, le crépon sous toutes les formes, la gaze, la mousseline brodée, la mousseline imprimée, le linon et le foulard, les tissus de soie restent très goûtés et composeront plus d'une toilette de casino ou de bain de mer, on aime le foulard à pois ou moucheté, les soies à fleurlette, quelques unes même brochées, à grands ramages. Dans une note plus simple, mais un certain "voulu" de "chic", on porte des costumes de molair dans les nuances les plus tendres.

Sur les épaules nues et la jupe plus que jamais à godets, l'on dispose des quilles de broderie ou de dentelle, des entredeux ayant cette même destination et des décorations de formes diverses appelées en d'autre temps panteaux. Ces motifs se retrouvent sur le corsage, soit à la place du pli à la mode, soit en jockeys et revers fantaisistes. Le drapage fou pour le corsage est de plus en plus recherché et remplacé, sur les corsages très ajustés et tout à fait habillés, le devant de petite blouse, on fait de la gaze au-dessus de la poitrine, avec lien central et bouts descendant et rentrant dans la ceinture.

Est-il besoin de rappeler que la manche s'épanouit sans nul contour, formant le gros bouffant sans lequel aucun corsage n'a de cachet ?

— 0:0:0 —

#### UN PEU D'HISTOIRE NATURELLE

##### LE VER A TROMPE

Voici une jolie feuille de sycomore, noire et de petites créatures tellement immobiles et pressées qu'on dirait une tache énorme. Cette tache vivante. Sur la feuille hospitalière s'étend tout un peuple de pucerons. S'ils existent, s'ils s'aiment, nul n'en sait rien. Heureux et libres, ils prospèrent, ils engraisent, ils se multiplient sur leur empire végétal que balance le vent.

Soudain, une mouche hideuse arrive en bourdonnant, tourne, hésite, s'en va, revient, se pose sur la feuille, la pique de son aiguillon, y dépose ses œufs et s'en vole. C'en est fait de la république des pucerons. De l'œuf sort un ver, — le coup dans la bergerie. Ce n'est pas un insecte, qui vient de naître, c'est un monstre, un ogre, un fléau. C'est Vitellius doublé d'Attila.

Dès son bas âge, il ne rêve, ce ver, que brigandage et que meurtre. Sa trompe horrible est armée de trois dards en forme de fleurs de lys. Il est né pour l'orgie et l'assassinat. Comme, au début, il est moins fort que le puceron, sa proie, il se glisse, rampant sur le dos de sa victime, s'immerge dans sa peau, la pique, la presse, la torture, jusqu'à ce qu'elle tombe épuisée, mourante. Aussitôt le ver descend, allonge sa trompe, suce et vide sa victime, rejette l'enveloppe, avise une autre proie et remonte à cheval.

C'est ainsi que débute, dans la vie, le ver à trompe. Ce n'est encore qu'un enfant. Nous en verrons bien d'autres. Le monstre se nourrit trop bien pour ne pas grandir à soudain. Grossissant à vue d'œil, le voilà plus fort maintenant que cent pucerons. C'est un ogre formidable qui, de tout un peuple, ne fera bientôt qu'une bouchée.

Nul besoin, à présent, de recourir à la

ruse pour escalader sa victime ; sa proie l'environne. Il se couche sur le dos au milieu des pucerons comme on met le cou de sur la nappe. Il est là au sein de cette végétation grouillante, immobile et ensoleillé, parfumé des senteurs qu'exhalent les sur-eaux, balancé dans son hamac de verdure par la brise qui caresse, en passant, ses anneaux rebondis. Sa peau jaunâtre et visqueuse se gonfle avec volupté, sa queue frémit de convoitise, sa trompe s'agit dans des efforts gloutons. Il est presque aveugle, comme si un bourrelet graisseux lui fermait les yeux.

Il ne bouge pas ; mais sa trompe insatiable s'en va de droite à gauche, cherchant, flairant, tâtonnant, appelant une proie, quémandant une victime.

Ses victimes l'entourent et l'approchent avec confiance, le prenant peut-être pour une paille, comme des voyageurs ont pris, dit-on, des boas et des carmans pour de gigantesques racines. Dans leur innocence, les petits pucerons s'en vont naïvement jusqu'à grimper sur le corps immonde de leur bourreau, se promenant sur son ventre, jouant avec sa trompe.

La trompe aussitôt se détend, s'allonge, se recourbe, saisit le puceron, le perce de ses trois dards, le suce comme une nêfle ou le vide comme une coquille. Il ne reste plus qu'une enveloppe.

Le monstre est toujours là, immobile sur le dos, la trompe dirigée vers une proie nouvelle. Sans faire un mouvement, il englutit ainsi jusqu'à deux cents pucerons. Il n'est même pas à l'affût, il est à table ! les plats vont le trouver d'eux-mêmes, se succèdent et se renouvellent avec une complaisance effroyable. Bientôt les dépouilles s'amoncellent et le monstre n'est plus entouré que de dépouilles.

Mais il est insatiable et sa trompe avide cherche encore dans le tas de cadavres. Si c'est un insecte vivant qu'elle ramène, il grimera, en un clin d'œil, le nombre des morts ; si, au lieu d'une proie, la trompe, égarée, par sa glotonnerie, rapporte un squelette, un débris, le ver sort tout à coup de sa voluptueuse immobilité et se tortille avec rage.

Quand tout a été vidé autour de lui, le terrible Gargantua se retourne et sans va, rampant, se gaver plus loin, comme les Césars de la décadence, repus et titubants, traînant d'une sale de festin dans une autre leurs orgies pénielles.

Enfin, à bout d'appétit et de carnage, ce ver immonde, qui vient de faire de tout un peuple un plat, ne rencontre plus que des squelettes dans son voisinage. Alors, il s'arrête, se met sur le flanc et s'endort au soleil, le ventre énorme, la trompe souillée, avec un puceron au bout !

Tout à coup une hirondelle arrive en gazonnant. Elle voit le monstre sommeillant et gavé dans son hamac, donne un coup de bec et reprend son vol. Le ver à trompe a vécu et les pucerons sont vendus.

## CARRIER & Cie

VINS ET LIQUEURS

— EN GROS —

63 Rue St-Paul